2e Année N° 21. 1er Novembre 1921

LE

BULLETIN

DE LA

VIE ARTISTIQUE

PARAISSANT DEUX FOIS PAR MOIS

PARIS

MM. BERNHEIM-JEUNE, ÉDITEURS D'ART

25, BOULEVARD DE LA MADELEINE

15, RUE RICHEPANCE

1 fr. 25 le Numéro

LE BULLETIN
DE LA VIE ARTISTIQUE

Paraît le 1er et le 15 de chaque mois.

ABONNEMENTS :

***Un an*..... Vingt-quatre francs**

***Six mois*. Douze francs**

RACHAT DE COLLECTIONS

LE BULLETIN DE LA VIE ARTISTIQUE
ACCEPTE L'ENVOI CONTRE REMBOURSEMENT DE 24 FRANCS DES COLLECTIONS COMPLÈTES EN BON ÉTAT DES 26 Nos DE LA 1re ANNÉE, OU L'ÉCHANGE CONTRE UN ABONNEMENT NOUVEAU

LE

BULLETIN

DE LA

VIE ARTISTIQUE

1er Novembre 1921

HISTORY OF ART
REFERENCE
LIBRARY
UNIV. OF TORONTO

PARIS
MM. BERNHEIM-JEUNE, ÉDITEURS D'ART
25, BOULEVARD DE LA MADELEINE
15 RUE RICHEPANCE

Digitized by the Internet Archive
in 2009 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/n21bulletindelavi02pariuoft

BULLETIN DE LA VIE ARTISTIQUE

2e Année. N° 21. 1er Novembre 1921

Rédacteurs : MM. Félix Fénéon, Pascal Forthuny Guillaume Janneau André Marty, Tabarant.

SOMMAIRE

An Salon d'Automne.
Le premier Salon d'Automne.
Confidences d'artistes.
Les disparus.
L'art décoratif et l'outillage moderne.
Un Salon unique.
Le Courrier de la Presse
Le Droit de suite.
La Curiosité.
Ici...
...et ailleurs.
Paroles.

Au Salon d'Automne

Van Dongen. — Portrait.

Il faudra qu'on en revienne aux expositions en plein air. Mais certains groupements d'artistes, que la rigueur de ces temps rationalistes n'a pas encore dépouillés d'un juvénile romantisme, ne le font-ils déjà? Ils se croient fort audacieux : ils relèvent seulement l'usage d'autrefois. « Il n'y a de neuves, disait Mme Bertin, que les choses qu'on a oubliées. »

Peu à peu, en effet, les sociétés d'artistes sont poussées hors du Grand-Palais. Sans doute l'édifice dédié aux Arts s'entrebâille en faveur des Indépendants qui naguère en étaient écartés. Mais c'est par la faveur des sociétés d'automobiles, d'aviation, d'agriculture, concessionnaires et souveraines du sombre local :

La maison est à moi : c'est à vous d'en sortir.

Des profondeurs ténébreuses où s'effectuent leurs opérations, les jurés des Salons évoquent avec mélancolie l'ironique ex-voto qu'à son fronton porte le Grand-Palais. Les comités responsables supputent les droits, les taxes, les impôts, les indemnités, les cautions qui dissiperont les recettes, les charges de chauffage et d'éclairage qu'évitent les sociétés industrielles; les frais multiples dont la somme grèvera

André Favory.
L'après-midi en Quercy.

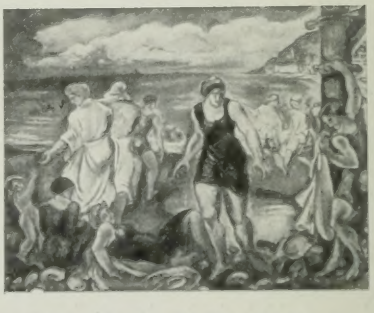
lourdement la trésorerie qu'ils administrent. Il n'en faut pas moins, — les examens terminés, quatorze cents toiles élues parmi six mille appelées, — procéder au placement. L'heure presse. Tout est à faire en quelques jours.

Et les difficultés croîtront jusqu'au « vernissage ». De sourdes cabales vont se nouer autour des « tapissiers ».

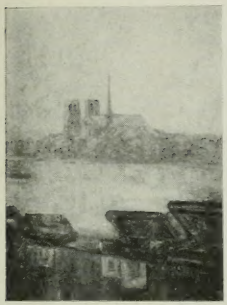
Passant « du grave au doux », querellant, puis caressant les commissaires, les admis entament courtoisement une lutte féroce. Tout n'est pas, en effet, d'obtenir un panneau bien exposé — ou qui témoigne d'un autorité hiérarchique. Il faut encore expulser les amis des bonnes places qu'ailleurs ils auraient conquises.

Dès les premiers scrutins du jury d'admission, le conflit de principes se dessina. Deux groupes se constituèrent spontanément, qui l'un l'autre se récusaient. Les cubistes, vigoureusement conduits par M. Metzinger, formaient le bataillon compacte des hoplites. Quelque troupier, parfois, tentait bien de s'évader : un centurion rappelait incontinent le tiède conjuré qui, sous l'œil vigilant du chef, recouvrait son ardeur un moment défaillante.

Dans l'autre camp, la résolution n'était pas moindre. Elle se manifestait par des verdicts impitoyables. Les chefs-d'œuvre les mieux « modulés », puisque tel est le terme, furent commentés et jugés avec la rudesse d'Alceste appréciant le sonnet. Un autre Despréaux eût trouvé là matière à un nouveau *Lutrin*. La jeune critique d'art y eût appris tout d'un coup le scepticisme qui lui manque encore. Mais, oyant les arrêts d'expulsion qui s'échangeaient, le comité



Othon Friesz. — La Plage du Havre.



Pierre Laprade.
Les Quais.

murmurait, fort alarmé, la fable du Bonhomme :

La vieille, à tout moment, de sa part emportoit
Un peu du poil noir qui restoit,
Afin que son amant en fût plus à sa guise.
La jeune saccageoit les poils blancs à son tour...

Des œuvres curieuses jonchèrent le sol, sans remède. On eût presque laissé toute espérance de garnir les cimaises du Salon d'Automne.

A la vérité, tout était surprenant. Le cubisme, accomplissant l'évolution qu'il annonçait l'an dernier, revient tout uniment soit au réalisme, soit à l'académisme. On pouvait, sous les aspects *artistes-français* qu'affectaient certains chefs-d'œuvre, n'en pas discerner d'emblée les profondes intentions, ni le lyrisme contenu, ni les ésotériques secrets. De gros mots furent prononcés, qui compromettaient les idoles.

Devant ces toiles d'une sagesse au moins inattendue, l'on dévidera l'étrange litanie des oraisons cénaculaires, lesquelles dépassent l'entendement vulgaire. La foule, simplement, constatera qu'on a fini de rire. Visitant avant la sécession qu'on voudrait corriger, quelque salon particulièrement médiocre, Eugène Carrière le définit d'un mot : « Ces messieurs, fit-il, continuent leurs études. » Ce sera quelque chose, même aux yeux du public, que d'avoir enfin quitté la petite classe.

Céline Lepage.

L'on observera, d'ailleurs, que les formules cubistes n'ont rien enseigné à personne ; que les artistes sincères et laborieux ont acquis leur expérience et leur savoir, non pas en les pratiquant mais en juxtaposant des tons et en fixant des formes, comme s'ils eussent appliqué ces vieilles méthodes qui suffisaient à M. Ingres comme à Delacroix, à Courbet comme à Degas, petits talents comme on sait. Et l'échec de ses ambitions découvre à la jeune école une vérité dont elle est aujourd'hui persuadée : qu'on n'apprend point son métier, comme dit Montaigne, « par discours ».

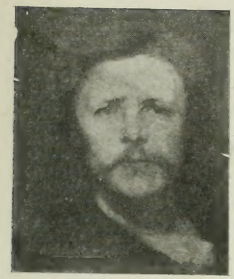
GUILLAUME JANNEAU.

Affiche du premier Salon d'Automne.

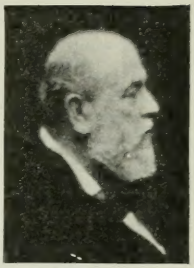
Le Premier Salon d'Automne

Le premier Salon d'Automne naquit dans une cave obscure — le sous-sol du Petit-Palais. Ah! les deux ou trois jours qui précédèrent ce vernissage du 30 octobre 1903, alors que dans les galeries souterraines se croisaient des ombres fantômatiques, ombres d'exposants, ombres de critiques, ombres affairées de Frantz Jourdain, de Rambosson, de Paul-Louis Garnier, de Lopisgich! Vernirait-on aux lanternes? Grande était l'anxiété dans les jeunes milieux d'art, où tant de vœux étaient formés pour la réussite de ce salon d'esprit nouveau, qui avait déjà ses ennemis, prêts à la raillerie et à l'invective. Et cependant les amis du Salon d'Automne étaient loin d'imaginer à quelles difficultés se heurtaient sans cesse les organisateurs de cette grande première. Ils ignoraient que d'heure en heure tout était remis en question, les autorisations administratives, les installations et la concession même de cette désolante crypte municipale. Car rien ne fut épargné pour abattre l'énergique volonté de Frantz Jourdain et de ses collaborateurs.

Ces réflexions, nous nous les faisions l'autre jour, au Grand-Palais, tandis que nous parcourions les salles du quatorzième Salon d'Automne. Devant nous, précisément, allait et venait Frantz Jourdain, observant tout et faisant ses recommandations dernières. Et comme nous lui rappelions les tribulations du Salon inaugural dans les bas-fonds du palais voisin :



Eugène Carrière
Président d'honneur



Albert Besnard
Président d'honneur

— Ce sous-sol du Petit-Palais ! s'exclama-t-il, souriant à l'évocation de souvenirs auxquels le temps n'a point laissé d'amertume. Il n'avait jamais servi et ne pourra jamais servir qu'à offrir une hospitalité somptueuse aux souris et aux araignées. Quand le Conseil municipal, sur l'intervention d'Yvanhoë Rambosson, nous concéda cette sinistre cave, nous fûmes très embarassés pour en tirer un parti quelconque. Le tapissier Jansen, qui, fort généreusement, avait accepté d'être notre administrateur et notre bailleur de fonds, se lança dans des dépenses folles. Il fit construire, par Sauvage, une porte monumentale sur les Champs-Elysées, et installa l'électricité sans laquelle il eût fallu se diriger avec des lanternes sourdes. Il exigea que huit de nos gardiens eussent des culottes courtes et des bas de soie — oui, parfaitement! Déploiement de faste qui, d'ailleurs, allait susciter la jalousie et la malveillance. Je fus prévenu que la Préfecture de police nous refusait l'autorisation d'ouvrir...

— Quoi? Sans vous faire connaître le motif de cette mesure?

— Une plainte avait été adressée par le conservateur du Petit-Palais. La notification officielle du refus me fut faite vingt-quatre heures avant le vernissage, qui devait avoir lieu, pour changer avec les habitudes des autres Salons, de neuf heures du soir à minuit. C'était la mort sans phrases, avec 50.000 francs de dettes. Cela nous apprendrait à inaugurer en organisant des rétrospectives de Cézanne et de Gauguin! Je chancelai un

Frantz Jourdain
Président.

Paul Gauguin, par Pissarro
Dessin inédit communiqué par M. H. Floury

peu sur le coup, mais, vous le savez, on ne m'abat pas facilement. Je courus chez Escudier, qui s'était montré très bienveillant pour nous. Il était dans le bain, et passa un peignoir pour nous recevoir. Avec beaucoup de sympathie il m'écouta, puis me promit, non pas de faire revenir sur l'ukase préfectoral, mais d'en atténuer les rigueurs. Enfin, il me conseilla d'obtenir l'intervention d'un membre du gouvernement. Le lendemain, à sept heures du matin, le peintre Chigot me conduisait chez Léon Bourgeois qui, indigné des procédés employés contre nous, me remit une lettre pressante pour le préfet de police.

— Lépine, n'est-ce pas?

— Je le trouvai couché sur une chaise-longue, soignant une morsure de vipère — il avait été mordu au cours d'une promenade dans la forêt de Fontainebleau. Il me reçut sans aménité. Pourtant, grâce à la recommandation toute puissante de l'ancien président du conseil, il consentit à lever l'interdit, mais à condition que toutes les tentures murales seraient ignifugées. En me donnant congé, il me dit, sur le ton glacé d'un Grand Inquisiteur : « Je vous autorise à ouvrir, monsieur, mais comme les sous-sols du Petit-Palais n'ont que deux portes, un simple commencement d'incendie serait la cause d'un désastre. Si ce désastre se produit, sachez que c'est vous, et vous seul, qui en porterez la responsabilité! »

— C'est la note comique, cela...

— Il était dix heures du matin. Une demi-heure plus tard j'étais chez un ignifugeur, et à midi, quarante ouvriers étaient à la besogne. Il fallut décrocher tous les tableaux! Le lendemain, à cinq heures, l'ingénieur de la préfecture de police constatait que nous étions parés, et à neuf heures une foule énorme entrait au premier Salon d'Automne, pendant que le quatuor de Casadessus attaquait du Beethoven, du Chausson et du Franck. Nous inaugurions la section musicale que les deux Salons du Printemps, trois ou quatre ans après, allaient copier avec une touchante modestie...

— Et le désastre dramatiquement évoqué par Lépine ne se produisit pas?

— Non, mais je passai une soirée atroce, m'attendant constamment à ce qu'un court-circuit, une imprudence, un imprévu allumât un incendie, dont les conséquences eussent été épouvantables. Quand je rentrai chez moi, à une heure du matin, j'avais les nerfs malades et

il me fut impossible de fermer l'œil. Mais le Salon d'Automne était fondé, et nous avions gagné la bataille.

— Ce qui vous valut, l'année suivante, la concession du Grand-Palais.

— C'est Henry Marcel, alors directeur des Beaux-Arts, qui, me rencontrant à une répétition générale de l'Athénée, me posa amicalement cette question : « Pourquoi ne me demandez-vous pas le Grand-Palais? » Je n'avais pas osé lever les yeux jusque là. Quand on apprit que nous traversions l'avenue, ce fut un scandale. Une délégation de l'Institut mit en demeure la rue de Valois de revenir sur une décision aussi monstrueuse. M. Pascal, l'architecte, rédigea un rapport dans lequel il était dit que nous n'avions aucun droit d'entrer au Grand-Palais, puisque ce monument était réservé aux artistes, et que nous n'étions que des « marchands de tableaux!... »

T.

Confidences d'Artistes

I. — D'Angel Zarraga.

On a pu remarquer que le Bulletin de la Vie artistique *questionne volontiers les artistes sur les choses de leur métier. Pourquoi, au lieu de les provoquer à parler, ne pas les laisser parfois parler spontanément? ne pas imprimer ici — en leur demandant pardon de l'indiscrétion — des lignes qu'ils destinaient à un seul?*

Concernant M. Angel Zarraga, l'occasion est propice. Avant que ne se ferme (5 novembre), galerie Bernheim-Jeune, son exposition de vingt œuvres de discipline cubiste et de vingt œuvres récentes, isolons d'une liasse de lettres que nous communique un de ses amis quelques opinions sur lui-même, sur ses camarades et sur ses aînés :

Paris, 2 janvier 1921.

Ayant ma soirée libre, je voudrais parler de peinture avec vous, et cela peut-être dans un but égoïste : voir plus loin en moi-même. D'ailleurs une

Delacroix.

manie graphologique s'est emparée des peintres. D'où ces flots d'articles sur Cézanne que nous valut la dernière exposition de quelques toiles du maître d'Aix et où chaque peintre s'est plu à découvrir, dans les intentions plus ou moins explicites de ces peintures, la confirmation de son penchant naturel. Depuis les cubistes jusqu'à Maurice Denis, tous se sont dit : « C'est moi qui ai raison, et c'est Cézanne qui le dit. » Le fameux « tout est cylindres, cônes, etc. » est une sorte de drapeau guerrier pour les uns. Denis voit et surtout *entend* le côté dix-septième siècle de Cézanne, ce qui lui fait dire que l'héritier direct de Cézanne, c'est K.-X. Roussel. Ainsi se réalise pour le grand peintre provençal la gloire suprême d'un Shakespeare ou d'un Cervantès chez lesquels nous nous retrouvons avec nos grandeurs et nos servitudes. Et le pur diamant polyphasique nous renvoie de toutes ses faces *notre soleil*. C'est pour cela aussi que nous trouvons à Paul Cézanne les ancêtres les plus hétéroclites. Voyez plutôt cette liste :

1. Les tailleurs de pierre des cathédrales. — 2. Les mosaïstes. — 3. Les Carraches. — 4. Le Greco. — 5. Le Poussin. — 6. Le Tintoret. — 7. Les Le Nain. — 8. Le Brun. — 9. Chardin. — 10. Watteau et les autres. — 11. Delacroix. — 12. Daumier. — 13. Courbet. — 14. Manet. — 15. Pissarro.

...Avec Paul Cézanne commence un type nouveau de peintre : le peintre dont l'atelier n'est plus, à proprement parler, un atelier, mais un *laboratoire*. Jusqu'à lui l'atelier n'était pas un champ d'expérimentation, et l'unité dans l'œuvre des maîtres antérieurs était non seulement une unité cérébrale, mais aussi une unité formelle. Chez Cézanne, malgré la rude contrainte cérébrale, chaque toile était la belle aventure, avec ce que comporte de risque ce perpétuel départ à la découverte d'un monde nouveau...

Cézanne.

Biot (Alpes-Maritimes), 25 février 1921.

...Je sens, devant ces oliviers et ces cyprès et dans cette atmo-

Seurat.

sphère rose et gris vert et mauve, qu'il doit y avoir un moyen de rendre cela strictement; mais la cassure d'une branche, ou le frémissement d'un bouquet de feuilles, ou le reflet bleu sur un mur me font perdre ma petite idée de derrière la tête et, quand je regarde le résultat de deux ou trois heures de travail sur une toile, je suis un peu découragé, car je m'aperçois que j'ai perdu mon temps à chercher les modulations d'un gris sur un tronc de noyer au lieu de m'inquiéter de la puissance du tronc qui tient si fermement à la terre par les racines... Enfin ce sera une affaire de temps et de volonté...

Sainte-Anne-la-Palud (Finistère), 21 juillet 1921.

...Vous souvenez-vous du *Chef-d'œuvre inconnu* de Balzac? Si vous avez dix minutes, relisez-le. Il y a là des choses définitives sur la lumière et l'ombre et sur ce mystère de la *conduite* d'un tableau en train de devenir une chose totale.

Il me semble qu'une fois de plus je vois clair comme il m'arrive quand je retourne à mon repos solaire. Je voudrais pouvoir dire mon émotion simplement comme ceux qui m'ont précédé ont dit la leur et oublier que j'ai voulu, moi aussi, inventer la peinture.

Et pourtant, et pourtant! Il me semble qu'avec notre vieille clé rouillée nous avons senti parfois, moi et quelques peintres de ma génération, que, dans la formidable serrure, le pène tournait quelque peu, oh! imperceptiblement, mais assez pour nous inquiéter jusqu'à la fin de nos jours. Cette inquiétude dépasse les mots, et c'est pourquoi le mot cubisme est affreusement étroit pour dire notre angoisse. Vous voyez, cher ami, que ma lucidité de tout à l'heure est partie. Heureusement, demain matin, la séance devant le massage des vagues va mettre bon ordre dans tout cela.

Sainte-Anne-la-Palud, 16 août 1921.

Ce mardi de cet an de grâce, j'ai trente-cinq ans. Jour et temps propices à l'examen de conscience. Rassurez-vous, j'en ai trop lourd sur la mienne pour entreprendre cette tâche ingrate.

...Je m'en vais d'ici avec toutes les choses que je n'ai pas faites.

Zarraga.

avec tout ce que j'ai vu et devant quoi j'ai senti qu'il valait la peine de vivre : cette vallée de Locronan... Qu'ils sont heureux ceux qui peuvent *représenter* par des paroles tout cela! Tandis que nous n'avons que des moyens directs et qui doivent parler avant tout aux sens. C'est pourquoi je me révolte contre les *limitateurs*, contre ceux qui, dans le dessein de mieux faire marcher Dame Peinture et tels que des chirurgiens aveugles, coupent ou essaient de couper dans sa noble chair. Les uns, sous prétexte de dignité, disent que la couleur est un vain atour; les autres, que la matière (la texture) va contre l'unité plastique; les autres, — qu'est-ce qu'on n'a pas dit et moi-même!

Heureusement et de temps en temps, une fanfare glorieuse, et c'est Delacroix, ou une engueulade robuste, et c'est Courbet, ou une voix d'Annonciation, et c'est Georges Seurat, couvrent le bruit de la basse-cour!

Les Disparus

M. FRANÇOIS HONNORAT

M. François Honnorat, pharmacien à Marseille, qui meurt à soixante-huit ans, n'était pas de ces collectionneurs qui attendent qu'un artiste soit lourd d'années et de renom pour accueillir ses œuvres. Il avait de l'initiative et, par exemple, s'étant, dès les débuts de René Seyssaud, épris de cette peinture éclatante et fougueuse, il s'évertua à organiser à Paris des expositions du peintre de Saint-Chamas et à provoquer l'attention de la critique. Sans se spécialiser trop, il réservait, Provençal lui-même, le plus ardent de sa curiosité aux peintres provençaux. On verra ci-contre son effigie, d'après un Seyssaud du Salon d'Automne de 1921.

M. François Honnorat
par René Seyssaud
Salon d'Automne)

L'art décoratif et l'outillage moderne

LE PROGRAMME DE M. DECŒUR

Un petit atelier clair et paisible, dont la baie regarde un jardinet. La table, méthodiquement ordonnée, porte les bocaux étiquetés, pleins de poudres multicolores, et des piles de carnets de notes. Sur des tablettes s'alignent des pots, des coupes, des plats, les uns nus et seulement préparés, les autres déjà décorés, éclatants comme une volée de papillons. Mais l'automne a desséché les roses de Fontenay, l'aimable banlieue qu'habite le maître céramiste Emile Decœur.

— Je ne pourrais travailler qu'en un tel désert, fait M. Decœur en manière d'excuse; la circulation soulève de la poussière, et la poussière est l'ennemie du céramiste.

— Mais la fumée de vos fours n'est-elle pas plus dangereuse?

— Le grand feu purifie tout, sourit-il.

M. Decœur nous conduit, traversant le jardin, dans son laboratoire. Là s'élèvent deux fours : un moufle à « dégourdir » les vases façonnés, encore imprégnés de l'eau qu'ils perdront, et le four à grand feu dont les briques intérieures, transformées en une sorte de caramel noir, attestent le vulcanique travail. Le jeune maître nous expose l'économie de ce formidable outillage. Par les « allandiers » pénètre la flamme qu'une série d'obstacles disposés en « chicane » contraint à s'élever, léchant les parois, distribuant les températures infernales, avant que de retourner aux évents inférieurs qui la conduisent à la haute cheminée. Une singulière impression de puissance latente émane de ces constructions débonnaires, l'impression qu'on éprouve devant un canon, merveille de mécanique dont la furieuse activité ne trouble pas la froide régularité.

— Je vais jusqu'à 1.350, fait M. Decœur.

C'est la température extrême.

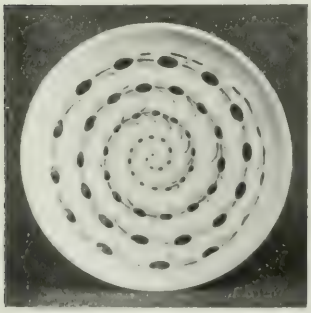
— Plus le feu est chaud, plus la palette est réduite. Rares sont les oxydes qui résistent aux hautes températures. Le céramiste doit connaître exactement les jeux du feu. Le même oxyde de cuivre qui

fournira des verts bleutés à la flamme oxydante deviendra pourpre dans une atmosphère réductrice. Toutes les bases minérales subissent de telles transformations.

— C'est de l'alchimie...

— C'est de l'expérience. Il n'y a rien de mystérieux dans l'œuvre du feu. Cependant il y a toujours une trace de son intervention. C'est même là le charme de la céramique pourvu qu'elle reste, sous peine de perdre sinon toute sa beauté, du moins son caractère propre, une matière solidaire d'une forme.

— Les Chinois nous donnent l'exemple...



— Ce sont les maîtres! s'écrie M. Decœur, quittant sa réserve naturelle. »

...et, songeant un peu :

— Je ne conteste pas l'intérêt décoratif d'œuvres qui se proposent de jeter dans un ensemble une tache agréable. Elles sont autre chose. Elles sont du décor et non de la céramique. Mais pour réaliser par le moyen du feu de belles pièces, il faut une perfection technique dont les plus amusants pots de carton peint n'éveillent pas l'idée. Il y faut un soin de tous les instants. Il faut présenter sa « fournée » au feu de manière à utiliser les différences de température qu'entraîne la construction du four. Placé quelques centimètres plus haut ou plus bas qu'il ne fallait, voici anéanti le travail préparatoire de plusieurs mois.

— La production en série d'une céramique d'usage gardant un carac-

tère artistique serait-elle donc chimérique ?

— Nullement. Il faudrait seulement étudier des programmes différents de ceux qu'exige l'œuvre d'art exceptionnelle. Déjà la grande industrie adopte avec raison certains procédés d'exécution préliminaire, expéditifs, économiques et réguliers : l'on ne tourne plus les pots, on les coule. Dans un moule de plâtre un enfant peut couler la « barbotine » liquide qui, démoulée, sera reprise et polie au tour.

« Reste à prévoir la cuisson. Déjà la grande industrie compose des séries différentes avec les pièces d'une même fournée. Les pièces parfaites feront la série supérieure, la plus chère, mais la moins décorée. Puis seront distraites les pièces moins pures, dont l'émail a « nappé » d'une manière inégale; puis les pièces dont l'épiderme d'émail est trésaillé, piqué, soufflé. Ce sont elles que l'artisan décorera au pinceau, pour masquer les imperfections : elles provoquent un travail supplémentaire et cependant valent moins cher, parce qu'en effet ce sont des pièces manquées.

« Certainement, le céramiste expérimenté qui prendrait la direction de grands ateliers industriels pourrait en rénover complètement la production. Mais il lui faudrait changer la technique en même temps que les décors. Car c'est une faute capitale que de se contenter d'inventer des ornements qui ne résultent pas impérieusement de la matière. On ne saurait *composer* indifféremment pour un tapis et pour la céramique. L'on s'exposerait à de fâcheux mécomptes. Il adviendra que tel émail s'efface tandis que subsisteront les autres; et la fabrication sera justement discréditée. »

— L'école rationaliste qui fonde le décor sur les propriétés de la matière a donc en vous un adepte?

— Il y a une école du bon sens et de l'expérience technique : elle veut qu'avant de dicter une forme à une matière, on en connaisse les ressources et les « possibilités ». Cette école-là, certes, j'en suis... »

G. J.

Un Salon unique

NOTRE ENQUÊTE

Maurice Denis. — Sienne

Le problème à l'étude duquel ont bien voulu collaborer d'éminents artistes, membres des trois salons qu'on propose de réunir en un seul, ne saurait provoquer ici un examen plus développé. Le public est saisi désormais des opinions autorisées qu'a recueillies le Bulletin.

Pour nous, qui ne désirons pas apaiser les conflits d'idées, nous aurions en quelques mots, terminant notre consultation, tenté d'en dégager la conclusion. Mais le maître Maurice Denis, répondant à son tour à nos questions, le fait en des termes qui nous en dispensent.

Qu'importe, plusieurs salons ou un seul? Il y a des rivalités utiles, et lorsqu'elles sont courtoises comme celles qui se sont établies entre les diverses sociétés, où se retrouvent d'ailleurs souvent les mêmes visages; lorsque cette concurrence vitale est riche de fraternité généreuse, comme on l'a vu pendant la guerre, de quoi se plaindrait-on?

A la vérité, il y a une chose dont il faut se plaindre : c'est que si la fonction crée l'organe, la réciproque, hélas! est vraie; et que plus il y a de murs où exposer, plus on expose... Or les années ni les jours ne sont plus longs qu'autrefois, ni le cerveau humain n'est capable d'efforts plus continus, et le génie des modernes comme celui des anciens a ses limites. Il faut donc qu'on produise à tour de bras pour envoyer, comme cela se pratique, à deux ou trois salons annuels. L'ancien usage, avant les scissions, qui ne permettait à chaque artiste de n'exposer chaque année qu'un, deux ou trois ouvrages, n'avait-il pas l'immense avantage d'obliger l'artiste à soigner davantage ce qu'il offrait au jugement du public? le public à le mieux regarder? et le critique, non encore énervé par les travaux forcés du journalisme, à distinguer plus judicieusement le mauvais du bon?

Toute solution au problème que vous posez aura mes préférences, si elle concilie l'intérêt de l'art avec les intérêts de l'artiste. J'aperçois, non sans chagrin, qu'ils sont assez contradictoires.

MAURICE DENIS.

Le Courrier de la Presse

MERYON

Annonçant l'exposition qui commémorera le centenaire de Meryon, M. Henri Focillon, dans un chaleureux et brillant article de l'Art et les Artistes, *étudie l'œuvre du maître. Pour l'exposition elle-même, c'est l'Etat, en la personne de M. Léonce Bénédite, conservateur du Musée du Luxembourg, qui l'organise à l'Ecole des Beaux-Arts. Il y a un intérêt évident à glorifier le libre génie de Meryon dans un tel endroit. Le* Bulletin de la Vie artistique *avait annoncé, voici quelque six mois, son intention d'organiser l'exposition commémorative. Il ne saurait que se louer de l'avoir suggérée aux personnalités qui lui font l'honneur de la lui emprunter. Mais détachons de l'article de M. Focillon ce beau portrait du maître :*

Meryon.— Le Stryge.

Meryon fait paraître au milieu du siècle une espèce d'homme nouvelle et qui n'a presque rien de commun avec le romantisme. Des graveurs qui vinrent après lui, Lalanne, Buhot, conservent des traces de romantisme, — romantisme spirituel, romantisme pittoresque, obsédé par le *caractère* ou par l'*effet*. Rien de semblable chez Meryon. Le romantisme est un faste, une abondance, un trop-plein; il se déploie, il est magnifique, il est prodigue : la sévère économie de Meryon ramasse et concentre toutes ses forces. Le romantisme est une interprétation passionnée de la nature et de l'homme, une longue effusion du moi : l'art de Meryon est strictement objectif. Dans sa hâte de créer et de donner la vie, le romantisme invente des raccourcis précipités, la matière où il inscrit ses songes est toute chaude de sa fièvre : le Paris de Meryon est la construction la plus patiente. Quel prétexte à romantisme que l'exotisme des voyages lointains! Meryon a voyagé par delà les mers, il a connu, il a senti la poésie des îlots volcaniques et des plages de corail, il a dessiné les maos malaises et les pirogues de guerre... Mais c'est Paris, un Paris de bâtisses où pas une pierre ne manque, où les perspectives définies déterminent dans l'espace des figures inexorablement régulières, qui a fixé son génie et sa gloire.

ET M. HELLEU

Dans la même excellente revue, M. François Fosca étudie l'œuvre et la carrière de M. Paul Helleu :

On a souvent, dit-il, *et c'était fatal*, comparé Helleu à Watteau...

Modigliani.

QUELQUES HOMMES NOUVEAUX

...De Vlaminck à Derain, de Raoul Dufy à André Lhote, d'Utrillo à Kisling, de Suzanne Valadon à Friesz, l'excellente revue espagnole Vell i nou *étudie, sous la signature de M. Florent Fels, le mouvement moderne. Sur un disparu douloureux, notre confrère écrit ces lignes évocatrices :*

Modigliani a fini misérable, soutenu seulement par une foi qui transparaît dans chacune de ses toiles. Ce que le monde n'a su lui offrir, il le lui donne : le luxe et la joie. La richesse qui lui échappait est ruisselante dans les chairs de ses nus, dans les joyaux de ses œuvres. Bouches sensibles et humides, yeux noyés, mains distinguées, d'un style qui fait songer aux belles du Titien; cependant que l'aristocratie de ses longues figures d'amoureuses, tendres et voluptueuses, font de Modigliani un peintre audacieux et classique.

Le Droit de suite

La Chambre est saisie d'une proposition de loi tendant à amender le texte du 20 mai 1920 qui crée le droit de suite en faveur des artistes et de leurs ayants cause.

La proposition nouvelle veut faire d'une illusion une réalité. L'étape initiale du droit de suite, fixée comme elle est, à mille francs, n'est atteinte que rarement. La loi joue donc exceptionnellement. Pour corriger ce vice de la législation, la base de départ serait abaissée à cinquante francs.

D'autre part, l'interprétation du texte a déçu les artistes. A chaque tranche prévue par la loi, s'applique en effet un taux d'intérêt spécial. La proposition nouvelle voudrait qu'on calculât le droit de suite sur la totalité de l'enchère et non par addition de fractions successives.

La Curiosité

Est-ce enfin la pleine reprise? Oui et non. Octobre n'a guère compté que la vente de l'atelier Cross, mais novembre en comptera plusieurs, et d'abord celle de la collection du docteur Soubies, qui aura lieu le 14, à la salle 6, par le ministère de Me Lair-Dubreuil, assisté de M. Georges Bernheim (exposition le dimanche 13). Peu considérable, mais fruit d'une sélection intelligente, cette collection de modernes réunit notamment les noms de Bonnard, Charmy, Derain, Dufy, Friesz, Gauguin, Guillaumin, Laprade, Marquet, Matisse, Berthe Morisot, Renoir, Rouault, Roussel, Sérusier, Vallotton, Vlaminck, Utrillo, Vuillard. (*Le pot de fleurs sur une table*, de Vuillard, est une œuvre d'un charme pénétrant.) Mais les Bonnard surtout la caractérisent. Ils sont au nombre de sept, et tous de la plus haute qualité, d'ailleurs variés à souhait, allant d'une nature morte, les *Cerises*, à un paysage, *Village au bord de l'eau*, en passant par une bien curieuse scène de centaure étreignant une faunesse, cependant que les quatre autres toiles se rattachent à l'œuvre incomparable du frémissant animateur de figures féminines. Le *Cabinet de toilette* et le *Nu dans la baignoire* sont assurément parmi les très belles choses qu'a peintes Bonnard.

Puis viendra, les 16 et 17, la seconde vente du séquestre Kahnweiller, sur laquelle nous n'avous pas à revenir aujourd'hui.

Ajoutons que novembre aura, lui aussi, sa vente d'atelier, celle de Trouillebert, qui, précédée d'une exposition publique le 22, sera faite à l'Hôtel Drouot les 23 et 24, par les soins de Me Henri Baudoin. MM. Schoeller et Guillaume étant experts. Belle occasion, pour messieurs les échotiers, de rajeunir les anecdotes que le nom de Trouillebert autorise, et qui permettent d'ingénieuses déviations sur celui d'Alexandre Dumas fils.

Enfin le mois ne se terminera pas sans avoir vu la première vacation du sensationnel séquestre Worch, qui en comptera trois, le 30 novembre et les 1er et 2 décembre. C'est à la galerie Georges Petit qu'après deux jours d'exposition sera dispersé cet ensemble unique d'objets d'art de la Chine. Que d'admirables pièces! Poteries des Han, des Wei, des Tang, grès kaolinés des Song, des Ming, collection de Chuan-Yao (clair de lune), biscuits, porcelaines, jades et pierres dures, et des

meubles, et des bronzes, et des peintures, et des tapis! On peut s'attendre à de passionnées enchères.

Quant à décembre, il nous apportera tout au moins le régal des collections de feu M. Gaston Le Breton, ancien directeur général des Musées de Rouen, et où les anciens sont représentés, entre autres, par des peintures importantes de Boucher, Chardin, Fragonard, Greuze, Lancret, Latour, Prud'hon, Hubert Robert, Watteau, des sculptures de Caffieri, Clodion, Pajou, Puget, et les modernes par une capitale *Danse des nymphes*, de Corot, un Boudin, un Veyrassat. La vente s'en déroulera les 6, 7 et 8 décembre, à la galerie de la rue de Sèze, Me Lair-Dubreuil officiant, qu'assisteront MM. Paulme, Leman, Lasquin et André Schœller. T.

Ici... DES CROIX

A l'occasion du Congrès international de l'histoire de l'art, un décret a promu ou nommé dans la Légion d'honneur :

Officiers. — MM. Maurice Fenaille, membre de l'Institut, membre du Conseil des Musées nationaux; Louis Gonse, vice-président du Conseil des Musées nationaux; Lechat, professeur à la Faculté des lettres de l'Université de Lyon; Henri-Martin, administrateur de la Bibliothèque de l'Arsenal; Gaston Migeon, conservateur des Musées nationaux.

Chevaliers. — MM. Jean Bourguignon, conservateur du château de la Malmaison; Gaston Brière, conservateur adjoint du musée national de Versailles, président de la Société de l'Histoire de l'Art; Expert, bibliothécaire du Conservatoire national de musique et de déclamation; Paul Gsell, homme de lettres; René Jean, critique d'art, conservateur des Bibliothèque et Musée de la Guerre; Lalande, président de la Société archéologique de la Corrèze; Robert de la Sizeranne, historien d'art; Alexandre Moret, conservateur du musée Guimet; Roussel, conservateur adjoint du musée de sculpture comparée; André Salmon, homme de lettres, critique d'art; Henry Salomon, professeur au lycée Henri IV; Schneider, chargé de cours d'histoire de l'art à la Faculté des lettres de l'Université de Paris; Thureau-Dangin, membre de l'Institut, conservateur adjoint des Musées nationaux; le chanoine Urseau, conservateur des antiquités et œuvres d'art à Angers.

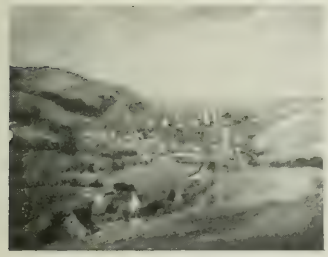
POUR LES BIBLIOPHILES

Numéro du 15 octobre 1921, le *Bulletin de la Vie artistique* reproduit sept des tableaux qui figurèrent à l'exposition française du Metropolitan Museum de New-York. Sa page 535 est illustrée, à gauche, d'un Gauguin et, à droite, d'un Cézanne. Mais, dans quelques exemplaires, du fait d'un accident survenu au cours du tirage, le nom de Cézanne fut imprimé sous le cliché de gauche, le nom de Gauguin sous le cliché de droite et, quand on s'en avisa, ces quelques exemplaires s'étaient déjà mêlés au tas des autres. Espérons que le hasard les aura dévolus à des bibliophiles, secte heureuse où l'on apprécie l'exemplaire rare, l'exemplaire à la faute.

LE PEINTRE LACHMAN

De la préface que M. Léonce Bénédite écrivit pour le catalogue de l'exposition du peintre américain Lachman, détachons ces lignes :

« ...Cet Américain, il n'y a pas à dire, est vraiment un peintre français. Et si, comme l'affirmait Whistler, son illustre compatriote, qui avait choisi successivement pour le lieu de sa naissance Baltimore et Boston, en dépossédant de sa gloire ce pauvre bourg de Lowell, en Massachussets, on a parfaitement le droit de choisir le lieu où l'on aurait dû être né, incontestablement, Lachman, à son exemple, pourrait choisir, pour l'état civil destiné à son biographe, comme lieu adoptif de sa naissance, la commune des Andelys et le hameau du Vézillon. »



Lachman. — Paysage acquis par l'État.

LA COLLECTION TUCK AU PETIT-PALAIS

La précieuse donation dont le *Bulletin* du 15 août dernier entretenait ses lecteurs, celle des collections formées par Mme et M. Edward Tuck, a fait l'objet d'un acte contractuel qu'a contresigné, le samedi 22 octobre, le préfet de la Seine agissant au nom de la Ville.

La donation est d'importance. Les tapisseries y sont représentées par quelques pièces considérables, notamment un Beauvais tissé d'après

Boucher, *Psyché montrant ses richesses* et *Psyché dans le palais de l'Amour*, qui provient du château des ducs de Marlborough à Blenheim. Parmi les plus beaux meubles, figure une chaise à porteurs d'un modèle rare, aux panneaux de Jean Bérain, exécutée pour la nièce de Louis XIV, Mlle de Chartres.

Outre les collections de porcelaines de Chine, de Sèvres et de Meissen, composées de pièces exceptionnelles et datant de la bonne époque, outre une belle série de quarante-sept montres, Mme et M. Tuck avaient recueilli d'intéressants morceaux de peinture : le Petit-Palais recevra de leurs mains généreuses *la Belle Jardinière* de Boucher, le *Benjamin Franklin* de Greuze, deux Fragonard, un Cranach, et une *Présentation au temple* de Jacques Darest, datée de 1434, qui servit à l'identification du « maitre de Flémale » : Robert Campin, maître de Jacques Darest.

Ajoutons un mot, un seul, et peut être indiscret. Depuis plus d'un an, M. Henry Lapauze, l'éminent conservateur du Petit-Palais, d'accord avec les autorités municipales, avait prévu et réservé dans son musée réorganisé, la place qu'occuperaient les chefs-d'œuvre dont s'enrichit le Petit-Palais.

DON A LA MALMAISON

Au nom de l'Etat, le ministre de l'instruction publique et des beaux-arts vient d'être autorisé à accepter les estampes, dessins et objets d'art divers se rapportant à Napoléon, légués par M. Claude Ménière en faveur du château de la Malmaison.

LES EXPOSITIONS

On visitera cette quinzaine : Au Grand-Palais, le *Salon d'Automne*. — Chez Mme Druet, jusqu'au 4, l'œuvre de *Paul Briaudeau*. — Au Musée Galliéra, exposition des travaux d'*élèves de la Ville*.— Chez Georges Petit, jusqu'au 15, les expositions *Jongkind*, *Claudius Denis*, *Chappel*, *de Castro*. — Chez Marcel Bernheim, jusqu'au 11, les gouaches de *J. Lemayeur*. — Chez Léonce Rosenberg, jusqu'au 19, *quelques aspects nouveaux de la tradition*. — A la Licorne, jusqu'au 10, l'exposition *René Durey*. — Chez MM. Bernheim-Jeune, jusqu'au 10, l'exposition *Angel Zarraga*. — A la galerie Bernheim-Jeune de Zurich, est exposée la collection des bronzes d'*Edgar Degas*, fondus à cire perdue par A.-A. Hébrard.

...et ailleurs

HOGARTH ET LES ACADÉMIES

Il y a aux Etats-Unis un mouvement d'opinion en faveur de la création d'un ministère des beaux-arts semblable au nôtre. Du reste, en Angleterre aussi, il a été parfois question d'une protection officielle des arts dans le genre de nos ministère, académie et école des beaux-arts.

Certain lord avait invité Hogarth à donner son avis sur les avantages d'une académie des beaux-arts d'après le modèle français. Hogarth, qui était un indépendant, était plutôt défavorable au projet. « Je n'ai jamais su, dit-il, que les arts y eussent gagné en France, et les seuls bienfaits que les membres en retirent me semblent représentés par leurs maigres appointements. » Il s'appuya sur Voltaire « lequel, auteur sensé et spirituel, a remarqué que, depuis la fondation de l'Académie française, pas une seule œuvre de génie n'a fait son apparition, toute la compagnie étant tombée dans le maniérisme et l'imitation ». Et l'auteur de la jolie *Shrimp-Girl*, de la National Gallery, ajoute : « On pourrait répondre que toute la peinture n'est qu'imitation. Entendu, mais si nous ne faisons que copier ceux qui nous ont précédés, que faisons-nous? Car, quand deux hommes enfourchent un même cheval, l'un d'eux se trouvera forcément derrière l'autre. » En un mot, Hogarth avait horreur de l'académique et du poncif et guerroya contre eux toute sa vie. — M. C.

« KYORAKU BIJUTSU KWAN »

« Pavillon du pur plaisir de l'art », tel est le nom du musée d'art occidental que l'on achève de construire près de Tokio (Japon), grâce aux dons généreux de M. K. Matsukata, armateur à Kobe. On y verra une parfaite sélection de peintures, gravures et sculptures européennes et américaines depuis un demi-siècle, cinquante œuvres de Rodin, dont la *Porte de l'Enfer*, toute une représentation de l'art décoratif de l'Ouest, une « rétrospective » de Primitifs. La galerie sera construite sur une haute colline d'où l'on jouira d'une vue magnifique sur Tokio et le Fuji. Les Japonais veulent voir en le Kyoraku Bijutsu Kwan, un Parthénon de l'art étranger moderne.

PASCAL FORTHUNY.

Paroles

DE TROUILLEBERT EN COROT

On va vendre l'atelier Trouillebert, et les anecdotes sur ce peintre et sur sa peinture de refleurir aussitôt.

Certain jour, un marchand connu voit entrer chez lui un courtier.

— J'ai amateur pour un beau Corot. Avez-vous ça? Peu importe le prix.

— J'ai cette *Villa d'Este*, répond le marchand, en lui présentant un admirable Corot d'Italie.

— Hum! hum! Ça ne fera pas l'affaire de mon amateur. Il désire un Corot blond. Vous savez? Un Corot dans la manière de Trouillebert...

M. Kees Van Dongen
communique la photographie d'un tableau de sa façon qu'a refusé le jury du Salon d'Automne et qui est le portrait de M^lle^ Maria Ricotti, une rose à la main.

Le Gérant : DESPORTES

Moderne Imprimerie, LOTH, Dir^r^, 37, rue Gandon, Paris.

HISTORY OF ART
REFERENCE
LIBRARY
UNIV. OF TORONTO